

NOTES
NOTES

THÉORIES POST-GUERRE FROIDE
DES RELATIONS INTERNATIONALES :
L'INTELLIGENCE EN DÉSARROI

THÉORIES POST-GUERRE FROIDE DES RELATIONS INTERNATIONALES: L'INTELLIGENCE EN DÉSARROI

BERTRAND ATEBA *



Depuis l'effondrement de l'Union soviétique et la fin de la guerre froide, nous vivons une époque singulière où un monde s'en va et un autre se dessine, sans qu'il soit possible à quelque chercheur que ce soit, de prédire avec acuité quelle sorte de papillon sortira de sa chrysalide. En parcourant la littérature portant sur les relations internationales post-guerre froide, on est d'emblée frappé par l'instabilité du langage savant. L'explication paradigmatique du monde post-guerre froide se heurte à un double conflit : conflit de variétés de paradigmes et conflit de complexité de ceux-ci qui reposent sur des logiques contradictoires. Les structures pour comprendre les relations internationales contemporaines révèlent ainsi une intelligence

en désarroi, désarroi qui jette le trouble dans l'analyse, la compréhension et la prédiction des mutations en cours ou à venir des relations internationales contemporaines**.

En paraphrasant Boudon et Bourricaud, le concept de théorie nous paraît comporter en sociologie deux acceptions fondamentales. Celle de théorie au sens strict d'une part, celle de paradigme de l'autre. Par paradigme on entend ici un ensemble de propositions ou d'énoncés métathéoriques portant moins sur la réalité sociale que sur le langage à employer pour traiter de la réalité sociale. La théorie au sens strict renvoie à un ensemble de propositions enchaînées les unes aux autres permettant de déduire des conséquences qu'il est

* PH. D. EN SCIENCE POLITIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PÉKIN. SINOLOGUE, CHARGÉ DE COURS À LA FACULTÉ DES SCIENCES JURIDIQUES ET POLITIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE DOUALA AU CAMEROUN

** Le titre de cet article a été suggéré par monsieur le professeur Janvier Onana que nous remercions ici pour ses conseils.

en principe possible de confronter à la réalité (Boudon et Bourricaud, 2004, p. 617). Au sens de Raymond Aron, « Une théorie est un système hypothético-déductif, constitué par un ensemble de propositions dont les termes sont rigoureusement définis et dont les relations entre les termes (ou variables) revêtent le plus souvent une forme mathématique. » (R. Aron, 1967, p. 838.)

L'interprétation des faits internationaux donne lieu à une dissonance, révélatrice d'un manque de consensus. Le désordre ou l'absence de consensus dans la réflexion théorique complexifie davantage les modes d'action à envisager par les acteurs internationaux, dont les actions doivent être dessinées et guidées par les grilles de lecture établies par les chercheurs en relations internationales. Cela est d'autant plus vrai que le but de la théorie est de rendre intelligible la complexité (Waltz, 1979, p. 23). La controverse paradigmatique dans la science des relations internationales n'est pas un fait nouveau. Marie-Claude Smouts remarque que « *les relations internationales n'ont jamais eu de contours définis et les spécialistes qui s'en réclament ne sont jamais parvenus à se mettre d'accord sur ce qu'il convenait d'étudier* » (M.C. Smouts, 1998, p. 15). Aucune science sociale n'a d'ailleurs jamais réussi à définir son objet de manière consensuelle et définitive; chacune est à la recherche et à la construction permanente de son objet.

L'ambition de cet article n'est pas de faire une analyse historiographique des différentes théories

des relations internationales et leur transformation. Les théories en vogue pendant les deux guerres mondiales et pendant la longue période de guerre idéologique ne seront pas abordées ici. Cet article vise plus à rendre compte de la fécondité paradigmatique qu'a révélé la fin de la guerre froide, et le brouillard causé par ce foisonnement de constructions savantes sur la conduite et l'interprétation des relations internationales post-guerre froide.

Avant de discuter la pertinence des paradigmes recensés, il faut au préalable relever que la cacophonie paradigmatique témoigne de l'instabilité du langage savant.

La bataille des paradigmes post-guerre froide ou l'instabilité du langage savant

« Faut-il assise épistémologique, suffisamment solide, la théorie devient plurielle. Des chapelles se constituent, les commentaires prolifèrent et les contradictions se multiplient » (Roche, 1997, p. 8).

Pour des besoins d'analyse, les paradigmes répertoriés sont divisés en paradigmes de constatation et en paradigmes de prédiction.

Les paradigmes de constatation

Les paradigmes de constatation sont ceux qui font l'état des lieux des relations internationales post-guerre froide et tirent des conclusions de leurs observations au moyen de constructions

qui prennent diverses formes et appellations (realpolitik, perte de sens, turbulence, déclin de la souveraineté etc.). Voici une revue de ces différentes architectures intellectuelles.

L'école de la realpolitik: (Sandel, 1989; Kissinger, 1994; Brzezinski, 1997). La fin de la guerre froide ne signifie pas la fin de la compétition planétaire entre les superpuissances. Une fois que la dimension idéologique s'évanouit, ce qui reste n'est pas la paix et la concorde, mais la politique mondiale à la vieille mode, fondée sur le jeu des puissances dominantes qui rivalisent pour imposer leur influence et poursuivre leurs intérêts propres. L'école de la Realpolitik annonce le retour de la politique de puissance classique qui privilégie les seuls intérêts nationaux des États, et au premier rang les États-Unis. L'école de la realpolitik est très proche de la thèse de «l'arrogance américaine». Il n'y a pas d'alternative pratique à la puissance américaine aujourd'hui.

La thèse du recul de la souveraineté nationale et de l'avènement du primat de la responsabilité internationale: Cette thèse qui a été soutenue par Bertrand Badie annonce le recul général à l'avenir de la souveraineté comme notion centrale des relations internationales (Badie, 1999). Bertrand Badie part du fait que dans le cadre de l'ONU¹ ou de l'OTAN¹, un certain nombre d'interventions internationales ont

été menées afin de protéger une population dont l'existence était mise en danger par un pouvoir politique souverain et que l'on assiste en l'espèce à un dépassement de la souveraineté des États, à une banalisation de l'ingérence. Il date ce «retournement antisouverainiste» de l'offensive alliée contre la Yougoslavie, caractérisée par son ampleur et son caractère guerrier. Il en déduit que l'on assiste à un dépassement de la souveraineté, que confirme ce qu'annonçait déjà le développement des processus d'intégration régionale. Il constate, en outre, qu'en ces circonstances :

- La communauté internationale, avant même l'offensive armée, juge de son devoir d'intervenir parce qu'elle considère que les «valeurs communes de l'humanité» sont en jeu.

- La diplomatie ne se détermine plus en fonction des seuls intérêts nationaux, mais à partir de principes qui s'élèvent au dessus de la conception réaliste classique des États, celle qui fonde la communauté internationale.

La perte de sens: (Laïdi, 2001). L'hypothèse centrale du livre de Zaki Laïdi consistait à dire que la chute du Mur de Berlin ne pouvait pas être interprétée comme une source de simplification du monde mais, au contraire, comme le prélude à sa profonde complexification. La fin de la guerre froide ne marque pas seulement une rupture avec le

¹ Haïti 94, assistance aux Kurdes irakiens.

² Intervention armée pour faire cesser l'épuration ethnique au Kosovo en 1999.

communisme, mais elle est aussi à l'origine d'une « crise mondiale du sens », c'est-à-dire pour les acteurs du système international, une perte de repères idéologiques. Il n'existe plus de rassemblement autour d'« images du monde » qui donneraient une unité à la puissance. *Un monde privé de sens* se penche sur la difficulté d'interprétation de la réalité géopolitique du monde post-guerre froide : « dès lors que le message des lumières et ses métastases communistes essaierent brutalement ou bruyamment aux quatre points du globe, les pertes du sens consécutives à la fin de la guerre froide se trouvent planétarisées ; la crise du sens est universelle. Le démantèlement des repères idéologiques, politiques, sociaux ou identitaires causé par la chute du Mur de Berlin est responsable de la crise mondiale du sens. D'un monde bien ordonné et structuré autour de deux blocs antagonistes, on tombe dans un vide difficile à interpréter. Une espèce de rideau noir semble être tombée, et du coup, on ne sait plus dans quelle direction évoluent les relations internationales.

La turbulence dans la politique mondiale : (Rosenau, 1991) Après de nombreuses années de stabilité grâce à l'équilibre de la terreur pendant la guerre froide, les rapports internationaux plongent dans une période de grande incertitude. Pour Rosenau, cette période d'incertitude annonce la turbulence dans la politique mondiale. L'ambition de Rosenau est de procéder à une profonde reconceptualisation des relations internationales, en élaborant un nouveau paradigme

d'interprétation des relations internationales, différent de tous les autres paradigmes existants. Rosenau décrit une bifurcation de la politique mondiale dans laquelle un monde multicentrique autonome émerge comme concurrent déclaré du monde statocentrique établi de longue date. Rosenau montre comment les macrostructures de la politique mondiale ont subi des transformations liées à celles des microstructures : les structures traditionnelles d'autorité se sont affaiblies, des collectivités se fragmentent, des sous-groupes deviennent tout puissants au détriment des États et des gouvernements, de nouveaux problèmes affluent sur l'agenda mondial.

Les paradigmes de prédiction

Les paradigmes de prédiction sont ceux qui, tirant des leçons de la longue période de confrontation idéologique, imaginent et décrivent l'avenir des relations internationales à court et à long termes. Il faudrait au préalable signaler que la dislocation de l'Union soviétique et la fin de la guerre froide ont suscité un vif débat dans la politologie américaine. Ce débat consistait à construire la posture et le rôle que les États Unis devaient avoir dans la conduite des relations internationales de la période post-guerre froide. Le triomphalisme de certains et les appels à une sorte de *pax americana* butaient sur les appels à la prudence et à un retour sinon à l'isolationnisme, du moins à une présence discrète sur la scène internationale pour les autres.

Francis Fukuyama se rendit célèbre en écrivant *La Fin de l'Histoire* et *Le Dernier Homme* (1992, Champs/Flammarion). Il y soutient que l'effondrement de l'empire soviétique en 1989 pouvait laisser présager une ère d'apaisement par l'unification des peuples autour du modèle occidental de la démocratie libérale.

C'est en réaction à la thèse de Fukuyama que Samuel Huntington, professeur à l'université Harvard avait publié, en 1993, un article intitulé : *The clash of civilisations ?* Il écrivit plus tard en 1996 un livre traduit en français par *Le choc des civilisations* (Odile Jacob), dans lequel il soutient que « Si le xix^e siècle a été marqué par les conflits des États-nations et le xx^e par l'affrontement des idéologies, le siècle prochain verra le choc des civilisations car les frontières entre cultures, religions et races sont désormais des lignes de fracture ». Il s'agit avant tout d'une controverse américano-américaine, même si elle a fait le tour du monde au travers des nombreuses réactions qu'elle a suscitées.

La fin de l'histoire et du dernier homme : Dans un article paru en 1989 dans la revue *The National Interest*³, le philosophe politique Francis Fukuyama, prenant acte de l'écroulement du modèle soviétique et des difficultés de plus en plus croissantes des régimes dictatoriaux, y constatait que la démocratie libérale constituait

désormais « le point final de l'évolution idéologique de l'humanité ». Cet article donna lieu par la suite à la parution d'un ouvrage plus explicite et plus détaillé (Fukuyama, 1992). Pour Fukuyama, les principes de la démocratie libérale, la liberté individuelle et l'égalité, sont aujourd'hui unanimement reconnus ou presque comme des principes rationnellement légitimes, voire incontestables, et ce, autant dans les pays déjà démocratiques et libéraux que dans les pays aux gouvernements autoritaires. L'universalisation de la démocratie devait ainsi délégitimer l'emploi de la force comme mode de conduite des relations internationales. Le triomphe de la démocratie sur le plan mondial signale ainsi la fin de l'histoire, une histoire qui se referme sur la réhabilitation de la démocratie comme mode de gouvernement.

Le Choc des civilisations : Dans l'ouvrage qu'il fit paraître en 1997, Samuel Huntington, professeur à la Harvard University, présenta la thèse selon laquelle « les conflits entre groupes issus de différentes civilisations sont en passe de devenir la donnée de base de la politique globale » (Huntington, 1997, p. 17). La thèse de Huntington est exposée simplement : le système international, autrefois fondé sur la polarité des puissants blocs soviétique, américain et du tiers monde, est en transition vers un nouveau système composé de huit civilisa-

³ Fukuyama F., « La fin de l'Histoire », trad. fr. in *Commentaire*, automne 1989, n^o, 47, p. 457-469.

tions principales. Ces civilisations sont: la civilisation occidentale, la civilisation latino-américaine, la civilisation musulmane, la civilisation chinoise, la civilisation hindoue, la civilisation slavo-orthodoxe, la civilisation bouddhiste et la civilisation africaine. La culture est donc selon cet auteur, l'aspect autour duquel et pour lequel s'affronteront les principales puissances mondiales regroupées autour de leurs identités civilisationnelles respectives. La fin de la guerre froide annonce les civilisations comme unités fondamentales des conflits internationaux, par ricochet, on assiste à une désétatisation et à une désidéologisation de l'origine des conflits.

La thèse du mondialisme (John W. Burton 1972). Le mondialisme s'efforce de proposer une nouvelle organisation politique de l'humanité impliquant le transfert de certaines parties de la souveraineté nationale à une autorité fédérale mondiale capable de résoudre, par décisions majoritaires, les problèmes qui mettent en cause le destin de l'espèce, tels que la faim, la guerre, la pollution, la surpopulation et l'énergie. Le mondialisme peut donc se définir comme l'ensemble des idées et des actes exprimant la solidarité des populations du globe et tendant à établir des institutions et des lois supranationales à structure fédérative qui leur soient communes, dans le respect de la diversité des cultures et des peuples. Réaliser l'unité politique du monde en instaurant un gouvernement mondial, est le but visé par les tenants de la thèse du mondialisme.

C'est dans ce contexte d'anarchie paradigmatique que l'on doit pourtant rechercher des points de repères et des clés de compréhension des relations internationales post-guerre froide. Bien d'autres conceptions ou théories post-guerre froide des relations internationales existent, mais celles évoquées ci-dessus sont les plus représentatives et les plus en vue. Une fois ces paradigmes recensés, il convient à présent de discuter leur pertinence. Ceux-ci veulent tous faire autorité dans l'analyse et la compréhension du monde post-guerre froide.

Sur la pertinence des paradigmes post-guerre froide

Sans dénier la part de vérité qui se trouve dans chacun des paradigmes explicatifs du monde post-guerre froide développés depuis la rupture systémique de la fin des années 1980, on peut cependant émettre de nombreuses observations contradictoires.

Déconstruction des paradigmes de constatation

L'école de la realpolitik: même s'il est vrai que l'effondrement de l'Union soviétique et la fin de la guerre froide ne mettent pas fin à la compétition entre les États dans la poursuite de leurs intérêts nationaux, le regain de vitalité de l'ONU peut amener les États à respecter davantage les règles internationales dans leurs transactions. L'école de la realpolitik

amplifie le triomphalisme des États-Unis d'Amérique qui depuis la disparition de l'Union soviétique dominant la scène internationale avec leur puissance inégalée. Si cette puissance peut être mise au service de la paix, on peut espérer une amélioration des rapports internationaux. Mais comment penser que les États-Unis mettront leur puissance contre leurs intérêts ? Au cours de la période 1991-2006, les États-Unis interviennent un peu partout dans le monde.

Cette omniprésence entraîne chez les uns le reproche d'interventionnisme, chez les autres celui d'unilatéralisme. Paradoxalement, lorsque les États-Unis n'interviennent pas, parfois les mêmes leur reproche de ne pas assumer les responsabilités qui découlent de leur position dominante, voire un retour à un isolationnisme égoïste. Il n'y a certes pas d'alternative pratique à la puissance américaine, mais la mondialisation et l'interdépendance servent de freins à son unilateralisme.

La thèse du recul de la souveraineté nationale et de l'avènement du primat de la responsabilité internationale. Bertrand Badier nous annonce le recul général à l'avenir de la souveraineté comme notion centrale des relations internationales et la prégnance de la responsabilité internationale des États. Il ne fait pas de doute qu'avec le phénomène d'ingérence et même celui de la mondialisation, la souveraineté étatique s'effrite de plus en plus. Les exemples pris sur Haïti en 1994, la Yougoslavie en 1999, ou même la campagne contre les talibans en

Afghanistan en 2001 et la coalition contre Saddam Hussein en Irak en 2003, ne sont pas suffisamment représentatifs et expressifs d'un phénomène susceptible de motiver une telle conclusion. Ces interventions taillées sur mesure obéissent à des contextes différents et présentent des motivations qui sont loin d'être uniformes. La souveraineté étatique apparaît aujourd'hui comme un roseau qui plie mais ne rompt pas, tant les assauts contre elles sont nombreux.

La perte de sens et la turbulence dans la politique mondiale. Dans deux styles différents, Zaki Laidi et James Rosenau font le même constat à savoir, le manque de clarté dans la lecture des relations internationales post-guerre froide. Dans la théorie du changement, on connaît toujours très bien ce qui a existé, mais on éprouve une grande appréhension par rapport à la nouvelle donne. La disparition brutale du système bipolaire a fait place à une sorte de déstabilisation globale de l'ancien ordre international. Désordres, crises, conflits ethniques et de minorités, guerres civiles se sont succédé un peu partout : au Moyen-Orient (Irak/Koweït et problème kurde), dans les Balkans (Bosnie, Croatie, Kosovo), dans le Caucase (Tchéchénie, Daghestan), en Afrique (Somalie, Rwanda, région des Grands Lacs, Liberia, Sierra Leone), dans les Caraïbes (Haïti), en Asie (Timor oriental).

Selon Laidi, « L'innovation du futur, au nom duquel l'activité politique avait longtemps été légitimée, perd de sa force en se reliant piteu-

sement sur la gestion du présent»⁴. Laidi parle d'un monde privé de sens, alors que Rosenau annonce la turbulence dans la politique mondiale. À voir la configuration de la société internationale, l'émergence des guerres asymétriques, la guerre préventive et la guerre curative contre le terrorisme international, la criminalisation des relations internationales, le dangereux unilatéralisme des États-Unis ou encore la manipulation des organisations internationales par les pays puissants, la marginalisation du tiers monde et la radicalisation de la pauvreté qui provoque un flux difficilement contrôlable d'immigration, on peut bien conclure que la politique mondiale traverse une zone de turbulence et qu'il y a bien une perte de sens consécutive à cette turbulence. Dans ce raisonnement on ne peut pas faire litière de l'énorme solidarité qui caractérise aujourd'hui la communauté internationale, à travers la mondialisation qui ne met personne à l'abri des problèmes des autres. Des efforts sont faits par les organisations internationales pour juguler les crises et prévenir la guerre. Le tableau n'est donc pas seulement sombre, même si les analyses de Laidi et de Rosenau sont dignes d'attention.

Déconstruction des paradigmes de prédiction

La fin de l'histoire. Devenu célèbre de par le monde grâce à

la publication en juin 1989 de son article «La fin de l'histoire et du dernier homme», Francis Fukuyama revint à la charge en 1999 en rédigeant «La fin de l'histoire dix ans après»⁵. Le mot «histoire» au sens de Fukuyama comporte une acception hégélienne très prononcée : l'évolution progressive des institutions humaines, politiques et économiques. De même que Hegel voyait dans la victoire de Napoléon à Iéna la victoire des idéaux de la révolution française et l'universalisation quasi immédiate d'un État qui réaliserait les principes de la liberté et de l'égalité, Fukuyama écrit qu'«il se peut bien que ce à quoi nous assistons, ce ne soit pas seulement la fin de la guerre froide ou d'une phase particulière de l'après-guerre, mais à la fin de l'histoire en tant que telle : le point final de l'évolution idéologique de l'humanité et l'universalisation de la démocratie libérale occidentale comme forme finale de gouvernement humain» (Fukuyama, 1989, p. 461). Nous avons donc affaire ici à une double fin de l'histoire : la première, celle de Hegel en 1806, et la deuxième, celle de Fukuyama en 1989. On se demande alors lorsqu'un concept est universellement admis, c'est la fin de l'histoire et, ceci, indépendamment de l'immense tâche restant à accomplir pour que son universalité soit effective. Dès que l'on a atteint la fin de l'histoire, les autres développements sont sans importance parce que frappés de

⁴ Zaki Laidi, *Un monde privé de sens*, Paris, Hachette, 2001, p. 24.

⁵ *Le Monde*, 17 juin 1999.

posthistoricité. Par rapport à la fin de l'histoire de Hegel, celle de Fukuyama lui-même se situe hors histoire, puisque celle-ci se serait déjà achevée une première fois en 1806. La nouvelle annonce de Fukuyama s'avère par conséquent fautive et ne relève plus que de la redondance avec celle déjà faite par Hegel qu'il a pourtant adoptée.

À la lumière de l'activisme du fondamentalisme islamique, de la vigueur et de la rigueur du communisme, de la persistance de la dictature dans le tiers monde, de la montée en puissance du nationalisme et d'autres idéologies émergentes, on peut se demander de quelle universalisation de la démocratie libérale parle Fukuyama.

Le choc des civilisations. La thèse du choc des civilisations révèle de nombreuses faiblesses. Il est certain que les appartenances culturelles, religieuses, interviennent dans la détermination des engagements, des solidarités et des sympathies qui se manifestent à l'occasion des conflits⁶, mais il s'agit là d'éléments parmi d'autres (aussi importants soient-ils) et non pas de l'explication unique de ces phénomènes. La thèse belliqueuse de Huntington sur l'inévitabilité de la confrontation entre blocs civilisationnels différents ne tient pas à la lumière de l'histoire. Les deux premières guerres mondiales par exemple

sont nées en Europe, au sein d'une même civilisation. En outre, la différence de civilisations ne comporte pas automatiquement des germes conflictogènes, encore faut-il que la civilisation soit instrumentalisée à des fins de domination ou d'hégémonie mondiale. L'analyse de Huntington a fait litière de nombreux conflits se déroulant au sein de civilisations pourtant identiques⁷. En termes de blocs de puissance, l'Occident n'est plus désormais le seul à être puissant. De nombreux pôles de puissance non occidentaux se développent et se révèlent à la face du monde. Aujourd'hui, la politique internationale est devenue multipolaire et multicivilisationnelle.

La thèse du mondialisme. Depuis les écrits des premiers théoriciens d'une organisation internationale, la recherche de la paix mondiale a parfois conduit à la formation d'organisations internationales qui ont souvent échoué dans leur mission de prévenir la guerre et d'assurer la paix et la sécurité internationales. Dès le XVII^e siècle est apparu un courant de pensée aux ramifications diverses, traduisant la volonté de ses auteurs de promouvoir des institutions et des normes qui obligerait les États à sortir de l'état de nature. C'est donc par l'abandon des prérogatives étatiques au profit d'un super-État

⁶ Orthodoxes, musulmans dans les affaires de Yougoslavie, du Kosovo ou de Tchétchénie par exemple.

⁷ À l'intérieur du monde islamique par exemple, il existe de nombreux conflits entre musulmans eux-mêmes.

que l'on vivra en paix. Les travaux d'auteurs tels que Hugo Grotius, Samuel Pufendorf, l'abbé de Saint Pierre, Emmanuel Kant ou encore Jeremy Bentham s'inscrivent dans la même logique de pacification de la société internationale. Ces auteurs postulent que les disputes de politique internationale, les divergences économiques et les guerres qui en résultent peuvent être résolues ou évitées par la construction de nouvelles institutions. Cette conception de l'ordre international donnera naissance à la SDN en 1919, elle inspirera encore les fondateurs des Nations unies en 1945. Malheureusement à l'épreuve des faits, ces prescriptions inspirées par des idéaux pacifiques n'ont cessé d'être contredites par le mouvement de l'histoire. Les espoirs suscités par la création de la SDN, par la Cour permanente de justice internationale puis par l'ONU se sont généralement avérés illusoire. Aujourd'hui encore, mondialisme rime avec utopisme. La thèse du mondialisme manque par conséquent de pertinence.

logiquement penser que le mode d'action privilégié des acteurs des relations internationales sera la mise sur pied ou la continuation de la politique de puissance avec deux variantes: la «*hard power*» et la «*soft power*». Dans la puissance, il y a une référence aux ressources de l'acteur. C'est la nature de ces ressources qui indique qu'on est en présence de la «*hard power*» ou de la «*soft power*». La «*hard power*» ou puissance coercitive est l'usage des moyens de contrainte militaire (la diplomatie coercitive, la guerre, la formation d'alliances) ou économique (aides multiformes, corruption, sanctions économiques) dans le but d'influencer le comportement d'un acteur politique dans le sens favorable à celui qui la met en œuvre. Les ressources de la «*soft power*» correspondent à la capacité d'attraction, de séduction, exercée par un modèle culturel, une idéologie et des institutions internationales qui font que les autres s'inscrivent dans le cadre déterminé par celui qui dispose de ces ressources.

**Observations conclusives :
la politique de puissance
(*hard power* et *soft power*)
comme mode d'action**

La plupart des théories recensées dans le cadre de ce travail évoquent le désordre, la turbulence, l'incertitude voire l'anarchie. Dans un tel contexte, ces théories, de manière implicite, proposent le développement d'une politique de puissance comme moyen de se prémunir. On peut donc

Les théories post-guerre froide des relations internationales ne nous conduisent pas à une nouvelle approche dans la pratique, tant ces constructions savantes, les constats faits et le mode d'action à envisager nous ramènent à une analyse connue et à une théorie ancienne qui est remise au goût du jour. En effet, si le mode d'action à envisager est la politique de puissance, on replonge en plein dans le réalisme. Les intérêts rivaux, le calcul et le pragmatisme politique prennent encore le dessus sur les

considérations morales, éthiques ou religieuses dans la conduite des relations internationales. Dans le monde post-guerre froide, nous assistons à un retour au réalisme dans son expression la plus dure. La mondialisation comme l'unilatéralisme continuent d'être des arènes d'expression de la puissance, qu'elle soit coercitive ou douce. Chaque État cherche nécessairement à défendre ou à maximiser sa puissance militaire et politique, ce qui crée des conditions favorables à la guerre. La politique de puissance demeure au cœur des relations internationales, malgré une volonté manifeste de la part des acteurs, sinon de se soustraire à son emprise, du moins de limiter ses effets. La paix et la sécurité internationales dépendront de la conciliation des intérêts des acteurs de la scène internationale dans une architecture unilatérale, comme dans une construction multilatérale.

Indications bibliographiques

- Aron (R.), « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales ? » *Revue française de science politique*. Année 1967, vol. 17, n° 5, p. 837-861.
- Aron (R.), *Paix et Guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962.
- Badie (B.), *Un monde sans souveraineté : les États entre ruse et responsabilité*. Fayard, 1999.
- Boudon (R.), et Bourricaud (F), *Dictionnaire critique de la sociologie*, 7^e édition, PUF, 2004.
- Brzezinski (Z.), *Le Grand Échiquier*, John Hopkins University, 1997.
- Burton (J.W.), *World Society*, Cambridge University Press, 1972.
- Carr (E. H.), *The twenty years crisis 1919-1939*. New York, Harper and Row, 1964.
- Clausewitz (C. V.), *De la Guerre*, Paris, éditions Mirage poche, 2006.
- Delpech (T.), *Politique du chaos*, Seuil, 2002.
- Encel (F.), *Géopolitique de l'apocalypse*, Flammarion, 2002.
- Fukuyama (F.), *La fin de l'histoire et le dernier homme*, traduction française de Denis-Armand Canal, Champs, Flammarion, 1992.
- Helms (J.), « Entering the Pacific Century », *Heritage Foundation*, Washington D.C., 1996.
- Huntington (S.), *Le choc des civilisations*, Éditions Odile Jacob, 1997.
- Kissinger (H.), *Diplomatie*, Fayard, 1994.
- Krauthammer (C.), « The Second American Century », *Time magazine*, New York, dec. 27, 1999.
- Krauthammer (C.), « The unipolar moment », *Foreign Affairs*, vol. 70, n° 1, 1990.
- Kupchan (C.). « After pax Americana : benign power, regional integration, and the sources of a stable multipolarity », *International Security*, Fall, 1998, vol. 23, n° 2.
- Merle (M.), *Bilan des relations internationales contemporaines*, Economica, 1995.
- Nicholson (M.), *International relations : a concise introduction, 2nd édition*. Palgrave, 2002.
- Nye (J. S.), *Soft Power : The Means to Success in World Politics* New York : Public Affairs, 2004.
- Peyrefitte (A.), *Le Figaro*, 13-08-1990.
- Roche (J.-J.), *Théories des relations internationales*. Montchrestien 1997.

THÉORIES POST-GUERRE FROIDE DES RELATIONS INTERNATIONALES

- Rosenau (J.), *Turbulence in world politics: a theory of change and continuity*. Princeton University Press 1991.
- Sandel (M.), *New York Times*. 31 décembre 1989.
- Smouts (M-C), (sous la direction de), *Les nouvelles relations internationales: pratiques et théories*. Presses de Science po. 1998.
- Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Paris, FolioClassique 2000.
- Waltz (K.), *Theory of international politics*. Reading Addison Wesley, 1979.
- Zaki (L.), *Un monde privé de sens*. Hachette 2001.
- Zuckerman (M.), « A Second American Century », *Foreign Affairs*, May-June 1998.

Résumé:

À partir de la fin des années 1980, avec l'effondrement du bloc soviétique, le triomphalisme des États-Unis et la relative renaissance de l'ONU, on a assisté à diverses propositions d'élaboration de paradigmes susceptibles de donner à comprendre et à analyser le développement des relations internationales à court et à moyen termes, dans un monde débarrassé de la confrontation idéologique. Cet article non seulement rend compte de cette abondante production scientifique, mais discute aussi la pertinence de ces nouvelles approches.